

Book Reviews

justifie de façon théorique l'apparition de sujets nuls dans les contextes V2 (voir par exemple Adams 1987, Roberts 1993). Cependant, comme l'auteur semble partager la conviction de Kaiser (2002), d'après qui l'ancien français n'est pas une langue V2 traditionnelle, il n'est pas certain que l'hypothèse qu'il avance pour l'ancien français soit tout à fait conforme à ce qui est habituellement proposé en grammaire générative. Il faut se rappeler dans ce contexte qu'une langue V2 n'est pas forcément une langue à sujets nuls, ce qui laisse supposer que la possibilité de ce type de sujets n'est pas forcément liée à l'inversion du verbe. Il resterait donc à préciser pourquoi l'ancien français est unique à cet égard et à quelle propriété ou quel paramètre est liée la condition des sujets nuls dans la langue. Pourquoi l'italien ou l'espagnol ne permettent-ils pas la configuration proposée pour l'ancien français (et inversement) et qu'est-ce qui différencie l'ancien français d'une langue V2?

L'ouvrage de Michael Zimmermann, version abrégée de la thèse de doctorat de l'auteur, a des mérites incontestables. Une articulation des plus claires et un style engageant en font une excellente ressource pour les étudiants qui débutent leur exploration de l'ancien français, et surtout celle des sujets nuls, car l'exposition des faits et des théories est transparente et précise. L'index est exhaustif et l'introduction et la conclusion sont d'une utilité indiscutable.

RÉFÉRENCES

- Adams, M. (1987). *Old French, Null Subjects, and Verb Second Phenomena*. Los Angeles: UCLA (thèse de doctorat inédite).
- Foulet, L. (1928). *Petite syntaxe de l'ancien français*. Paris: Champion.
- Kaiser, G.A. (2002). *Verbstellung und Verbstellungswandel in den romanischen Sprachen*. Tübingen: Niemeyer.
- Rizzi, L. (1997). The fine structure of the left periphery. In L. Haegeman (dir.), *Elements of Grammar: Handbook in Generative Syntax*. Berkeley: Kluwer, pp. 281–337.
- Roberts, I. (1993). *Verbs and Diachronic Syntax*. Dordrecht: Kluwer.

Éric Mathieu
 Département de linguistique
 Université d'Ottawa
 70 avenue Laurier Est
 Ottawa, ON
 K1N 6N5, Canada
emathieu@uottawa.ca

Bengtsson Anders, *L'essor de la proposition participiale en moyen français*. Frankfurt: Peter Lang, 2014, 155 pp. 978 3 631 65476 7 (relié), 978 3 653 04705 9 (numérique)
 doi:[10.1017/S0959269515000228](https://doi.org/10.1017/S0959269515000228)

La proposition participiale, en particulier sous sa forme détachée, apparaît au cours du moyen français, vers le quatorzième siècle, connaît son apogée au seizième et continue à exister aujourd'hui, surtout dans la prose journalistique et littéraire. Elle figure le plus souvent en début de phrase, où elle joue le rôle d'embrasseur syntaxique, se rapprochant par là des chevilles initiales et des connecteurs. Sans obligation de co-référence avec un

autre élément, elle permet entre autres de rendre de façon brève une relation temporelle, comme dans l'exemple '*La nuit venue, il brille de mille couleurs . . .*' (9). L'origine de cette construction – à ne pas confondre avec la construction absolue (18–19) – doit être mise en relation avec le sort de l'ablatif absolu latin; en effet, la proposition participiale commence à se manifester à une époque où se multiplient les traductions de textes latins, et souvent en tant que traduction d'un ablatif absolu, ce qui suggère un lien avec la vogue latinisante qui caractérise notamment la langue de la chancellerie et des chartes en vernaculaire.

L'objectif d'Anders Bengtsson est d'étudier les équivalents de l'ablatif absolu du latin dans une série de traductions datant du quatorzième au seizième siècle (chapitres 2 à 6), ainsi que les propositions participiales qui apparaissent dans des textes composés directement en français au cours de la même période (chapitre 7). Les traductions étudiées incluent celles de l'*Epitoma rei militaris* de Végèce (chapitre 2), texte traduit par Jean de Meun en 1284, par Jean de Vignay au premier quart du quatorzième siècle et par un traducteur anonyme autour de 1380; s'y ajoutent deux autres traductions de Jean de Vignay (chapitres 3 et 4), à savoir le *Miroir historial* (milieu du treizième siècle) et les *Merveilles de la terre d'outremer* (premier tiers du quatorzième siècle), de même que le *Miroir historial* (1388) de Jean de Noyal (chapitre 5) et deux traductions de Jean Miélot (chapitre 6), à savoir le *Miroir de l'humaine salvation* et *Vie et miracles de saint Josse* (1448 ou 1449). Les textes composés directement en français (chapitre 7), appelés 'narratifs' par commodité, sont la *Cité des dames* de Christine de Pizan (1405), la *Belle Maguelonne* (1438), les *Mémoires* de Philippe de Commines (1489–1491), et *Gargantua* de François Rabelais (1534). Un chapitre supplémentaire est consacré à la formule *voiant tous* ou *oiant tous* telle qu'elle apparaît dans les différents textes étudiés.

L'examen minutieux des correspondants de l'ablatif absolu latin et des propositions participiales aboutit à des résultats intéressants. Tout d'abord, on peut constater que les ablatifs absolus reçoivent comme équivalents des propositions participiales – faisant preuve de calque de la construction latine – mais aussi des propositions temporelles, principales, relatives, ou parfois des syntagmes prépositionnels et certaines formules figées du type *ces choses dites, ainsi fait, (i)ce fait*, etc. La fréquence de la stratégie de traduction adoptée varie d'une traduction à une autre, et permet ainsi de caractériser le travail du traducteur (préfère-t-il rester proche de sa source latine ou fait-il plutôt preuve d'expérience?), voire de mettre en doute l'attribution d'une traduction. C'est ainsi que Bengtsson s'interroge sur l'attribution de la *Chose de chevalerie* à Jean de Vignay: le nombre extrême de propositions participiales et de calques et les caractéristiques stylistiques de cette traduction diffèrent fort des autres traductions du même auteur étudiées ici. Bengtsson pose prudemment la même question pour *Vie et miracles de saint Josse*, traduction attribuée à Jean Miélot mais qui s'écarte fort du texte source (un problème qui peut être dû à l'identification de la source exacte).

Pour ce qui est des textes dits 'narratifs', le nombre de propositions participiales va augmentant dans le temps; Rabelais en fait un usage abondant. Une différence frappante par rapport aux traductions concerne l'apparition de ce que l'auteur appelle 'l'incidence nominale' dans les propositions participiales relevées, où le sujet exprimé dans la participiale est répété dans la principale.

L'étude d'Anders Bengtsson constitue la synthèse d'une série de recherches effectuées depuis 2007. L'auteur livre une analyse très fine et minutieuse de l'apparition de la proposition participiale en français, qu'il met en relation avec la latinisation (notamment dans la chancellerie) et le calque linguistique, mais aussi avec la nominalisation. Appuyée

par des données empiriques, l'étude est convaincante et constitue un apport précieux aux connaissances du développement de la syntaxe française, qui permet en outre d'aider à caractériser le style d'un auteur ou d'un traducteur. Si on peut regretter parfois, à côté d'une série de maladroites langagières et de coquilles, un certain manque de rigueur dans la structure des chapitres, dû semble-t-il à un désir de ne rien omettre de pertinent et de discuter l'ensemble des cas relevés, cela ne doit pas empêcher le linguiste qui s'intéresse au développement de la syntaxe française de découvrir cette étude qui viendra compléter utilement toutes les collections de linguistique diachronique.

Michèle Goyens
Unité de recherche FranItalCo
Katholieke Universiteit Leuven
Blijde-Inkomststraat 21 – BP 3308
3000 Leuven
Belgique
michele.goyens@arts.kuleuven.be

Anscombe Jean-Claude, Oppermann-Marsaux Évelyne et Rodríguez Somolinos Amalia (dir.), *Médiativité, polyphonie et modalité en français: études synchroniques et diachroniques*. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 2014, 266 pp. 978 2 87854 609 5 (broché).

doi:[10.1017/S0959269515000162](https://doi.org/10.1017/S0959269515000162)

L'objectif des travaux réunis dans ce volume (sept d'ordre synchronique suivis de six d'ordre diachronique) est d'explicitier les notions de 'médiativité', de 'polyphonie' et de 'modalité', et de les illustrer à l'aide de leurs marqueurs en discours.

Le volet synchronique débute par une étude de Jacques Bres (19–34) où sont développées les notions de 'dialogisme/polyphonie' et de 'médiativité'. L'auteur fait valoir que ces notions renvoient à des faits linguistiques différents dont les champs d'application s'entrecroisent, ce qu'il cherche à illustrer en mobilisant les temps du futur et du conditionnel. Les deux temps peuvent avoir la valeur médiative de conjecture par un raisonnement abductif, mais seul le conditionnel possède la valeur médiative de l'ouï-dire.

Zlatka Guentchéva (35–50) cherche à clarifier la terminologie et à définir la catégorie des médiatifs. Illustrée par le conditionnel épistémique, celle-ci se caractériserait par 'des faits rapportés dont l'énonciateur a eu connaissance par un tiers non identifié ou un ouï-dire (le discours indirect est exclu) et des faits inférés à partir d'indices' (40).

Aux yeux de Pierre Patrick Haillet (51–66), modalisation et médiativité sont des stratégies discursives permettant la mise en relation de points de vue distincts. La modalisation consiste à mettre en relation un point de vue explicite, à savoir l'attitude du locuteur, et un point de vue sous-jacent qui, lui, représente l'objet de discours. La médiativité attribue le point de vue sous-jacent à une instance distincte de celle qui assume le point de vue explicite.

Agnès Steuckardt (67–84) s'intéresse à la séquence *on va dire*; selon l'auteure, elle permet de placer une assertion dans le futur, en en décalant la prise en charge indépendamment de sa valeur de vérité, ou bien de négocier un consensus auprès de l'audience en vue d'éviter les désaccords. C'est dire qu'il s'agit d'un marqueur de modalisation situé dans une démarche collaborative.